

LIVRE V

FRANÇOIS I — GUERRES DE RELIGION

1483-1598

I. Louis XI avait fondé la monarchie absolue sur les ruines de la féodalité. Heureusement ses ennemis étaient morts avant lui. Pour s'opposer à leurs justes vengeances, il ne laissait qu'un fils de treize ans, Charles VIII, pauvre de corps et d'esprit, élevé loin de la cour, et maintenu par la méfiance de son père dans une funeste inaction. Après un despote venait un enfant incapable, occasion bien propice pour les vieilles semences d'anarchie. Mais Paris et l'université ne s'étaient pas relevés du coup mortel porté à leurs privilèges par leur propre trahison; il n'y avait plus de grands vassaux indépendants, et les seuls seigneurs de quelque importance, l'héritier des Bourbons et Louis d'Orléans, avaient épousé les deux sœurs du roi. Une éducation austère avait donné à ces princesses un cœur sage et ferme, et l'aînée, Anne de Beaujeu, désignée par son père pour la régence, prit les rênes de l'État avec une vigueur digne de la reine Blanche (1483).

II. La succession de Bretagne allait s'ouvrir, grave question qui avait déjà servi de prétexte aux guerres des Anglais, et qui pou-

vait de nouveau ensanglanter la France. Pendant que le sort de ce beau duché et de son héritière tenait les esprits en suspens, le duc d'Orléans, sourd aux conseils de sa femme Jeanne, espérait revenir au temps de Charles VI, où le pouvoir appartenait au plus fort, prétendait que, comme prince du sang, il avait droit à la garde du royaume, et, au risque de troubler la paix publique, attaquait ouvertement la régente. Pour compléter l'illusion, les états généraux furent convoqués comme aux jours d'Étienne Marcel et de Jean Sans-Peur (1484). Pour suivre les traditions de leurs devanciers, les députés se crurent obligés de proclamer leur pouvoir souverain supérieur à celui que la nation confie au roi; ils annulèrent les impôts que Louis XI avait quadruplés sans leur consentement, et remirent la taille au taux de Charles VII; enfin ils manifestèrent le vœu d'être réunis périodiquement: triste et stérile écho d'une liberté mourante, oubliée bientôt jusqu'à de nouvelles calamités. Du reste, l'assemblée, où bourgeois et magistrats avaient pris une grande importance, se montra dévouée à la

royauté; respectant la volonté du défunt, elle confirma la régence aux mains de sa fille Anne. C'était là toute la question du moment.

III. Battu devant les états, Louis d'Orléans fit un appel aux armes, et ne rougit pas d'invoquer l'alliance de l'archiduc Maximilien, en lui faisant espérer la main d'Anne de Bretagne. Veuf de Marie de Bourgogne, cet Autrichien semblait né pour épouser les héritières de toutes les provinces françaises. Anne de Beaujeu s'en indigna, et envoya des troupes pour lui fermer la frontière du nord, en même temps que de sa personne elle battait le duc d'Orléans à Beaugency, le poussait l'épée dans les reins le long de la Loire, et le forçait à chercher un refuge derrière les murs de Nantes. La ville fut investie, et de formidables canons envoyèrent leurs boulets jusque dans les fenêtres du château ducal. Cependant, irrités de cette agression, les Bretons se levèrent par un dernier effort d'indépendance, et se jetèrent dans la place; il fallut en abandonner le siège.

IV. L'année suivante, les deux armées se rencontrèrent à Saint-Aubin-du-Cormier (1488). Il y avait de chaque côté douze mille hommes environ; mais les troupes du roi avaient l'avantage d'une puissante artillerie, qui dès le début de l'action surprit, paralysa et décima l'ennemi. Les gens d'armes bardés de fer firent le reste, et se livrèrent à une horrible boucherie. Pour faire croire à des secours anglais, une partie des Bretons avaient pris la croix rouge d'Angleterre: ce signe détesté leur porta malheur; les pauvres gens furent massacrés sans quartier. Le duc d'Orléans, fait prisonnier, fut traîné de château en château jusqu'à Bourges, où il resta sévèrement enfermé. Les vainqueurs prirent Dinan et Saint-Malo, et la Bretagne réduite promit, sous peine de deux cent mille écus d'or, qu'Anne ne se marierait pas sans le consentement du roi.

V. De dépit la jeune duchesse, assiégée de prétendants et d'ennemis, exposée d'un jour à l'autre à se voir enlevée, épousa par procureur l'archiduc Maximilien, dont les secours se faisaient pourtant bien désirer, et qui lui-

même mettait peu d'empressement à venir délivrer sa fiancée. Charles VIII rentra une dernière fois en campagne, assiégea Rennes et offrit sa main à celle qu'il avait décidé vaincue. Délivré sur les instances de sa bonne Jeanne, le duc d'Orléans, désormais fidèle et reconnaissant, vint mettre le sceau à cette union, dissipa les scrupules et les incertitudes d'Anne de Bretagne, et la décida à être reine de France (1491). En même temps que l'indolent Maximilien perdait cette riche dot, il se voyait renvoyer sa fille Marguerite, élevée à la cour de France avec promesse d'épouser le roi. Il accepta ce double affront à condition qu'en échange de la Bretagne la France abandonnerait pour jamais l'Artois et la Franche-Comté. Si son honneur chevaleresque était compromis, il conservait du moins, sauf la Bourgogne, le vaste héritage de Charles le Téméraire, que ses enfants devaient porter, avec l'Allemagne entière, à la redoutable maison d'Espagne. Non moins imprudent de ce côté, Charles VIII renonça au Roussillon, dont son père occupait encore une partie. Oubliant ses voisins du Rhin et des Pyrénées, ce roi de vingt-deux ans était tout entier à de lointains projets.

VI. Vainement le rusé Louis XI avait prétendu réduire la politique aux calculs de la diplomatie et au trafic des consciences. Comprimé par sa main de fer, l'amour des combats renaissait de lui-même chez les fils des Gaulois, des Romains et des Francs; un sang belliqueux bouillonnait dans la jeune noblesse, dégoûtée des guerres civiles, mais non des conquêtes aventureuses. Le même instinct qui avait poussé jadis les Grecs vers Troie et les croisés vers l'Orient, entraînait les esprits vers l'opulente et voluptueuse Italie. Depuis cinquante ans, le luxe, l'élégance, l'art, la science, le commerce y avaient fait des progrès de géant. Coupée de mille canaux, la vallée du Pô ressemblait à un vaste jardin. La dominante Venise agrandissait sans mesure son arsenal, ses magasins et ses palais de marbre. Florence, plus paisible, se complaisait dans ses bibliothèques, ses galeries, sa coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs, et, au milieu des statues et des manuscrits tirés de

l'oubli, un essaim de jeunes artistes, peintres ou sculpteurs, ne se sentaient pas incapables de lutter avec les anciens maîtres de la Grèce. Enfin, entre toutes, Rome restait le foyer des lumières, du goût, et surtout de cette inspiration chrétienne désireuse d'élever à Dieu des monuments dignes de lui. Au palais de Latran, tombé en ruines pendant la captivité d'Avignon, succédait le Vatican, ne faisant plus qu'un avec la basilique de Saint-Pierre, et ouvrant à la fois ses galeries hospitalières au vieux marbre de Laocoon, aux annales retrouvées de Tacite et de Tite-Live, et au pinceau du Péruugin et de Pinturicchio, pieux enfants de l'Ombrie.

VII. De cette capitale, l'Église gouvernait encore les peuples par l'enseignement de ses universités et par le génie de ses grands hommes. Maîtresse de la science et des arts, reine des esprits et des cœurs, asile de la liberté et de la vie intellectuelle contre les atteintes brutales de l'absolutisme, elle pouvait, ce semble, se consoler dans ce noble empire d'avoir perdu le domaine politique du monde. Mais au milieu de ce nouveau triomphe, comme au temps des croisades, se préparait une catastrophe. Soit que les fugitifs échappés à la ruine de Constantinople aient apporté avec eux les instincts d'un peuple vicieux, soit qu'à l'exemple de l'ancienne Grèce l'Italie, sa rivale, ait puisé la corruption dans ses propres richesses, les artistes, jusqu'alors guidés sur la route du beau par l'amour de Celui dont ils embellissaient le culte, s'arrêtèrent peu à peu pour retourner aux voluptés païennes, et se firent les interprètes d'un amour moins pur. Pour comble de profanation, les sujets chrétiens, destinés aux églises, servirent bientôt à diviniser les faiblesses des peintres ou des princes leurs protecteurs, et, sous l'image sacrée de la Vierge Mère tenant l'enfant Jésus, figurèrent des portraits plus dignes des impudiques déesses de l'Olympe. Née à Florence sous le patronage des Médicis, cette corruption, compagne de la dépravation des mœurs, devint générale, et monta jusque sur le trône pontifical avec le déplorable Alexandre Borgia. Les arts n'obtinrent plus ses encouragements

qu'à condition de flatter et d'honorer ses crimes.

VIII. D'ordinaire Dieu laisse croître l'ivraie au milieu du bon grain, et attend avec patience le jour de sa justice; mais si, par une audace intolérable, la mauvaise herbe ne respecte plus même le seuil du sanctuaire, alors, devançant son heure, la colère du Ciel se hâte de rompre l'alliance adultère des choses saintes avec le vice. Déjà, dégoûté des exigences d'Alexandre VI, Pinturicchio avait repris le chemin de la montagneuse Ombrie. A Florence, un moine courageux, le dominicain Jérôme Savonarole, tonnait contre l'hérésie des arts, la corruption des mœurs et le culte impur de la matière, comme jadis le frère Jacques de Todi contre la politique de Boniface VIII. Aux peuples sourds à la pénitence il annonçait d'une voix prophétique la venue des barbares du Nord, lions affamés et cruels, qui dévoreraient l'Italie, l'effaceraient d'entre les peuples et la dépouilleraient de son luxe coupable.

IX. Du reste, tout invitait les Français à passer les Alpes. L'héritage du duc d'Anjou ouvrait à Charles VIII la perspective de Naples, et plus loin encore celle de Jérusalem et de Constantinople. L'Italie était le chemin de cet empire, et l'occasion d'y entrer semblait favorable. Amie du roi, Blanche de Montferrat, régente de Savoie, offrait de lui ouvrir ses montagnes ennemies. A Milan, le petit-fils du grand Sforza était gardé à vue et menacé de mort par son oncle Ludovic le More, et, tandis que l'infortuné implorait les secours du roi de Naples, son beau-père, son puissant spoliateur appelait pour se défendre les armes françaises. De plus, Gènes offrait ses vaisseaux, les premiers pourvus d'obusiers, et Venise, qui venait d'acquérir Chypre et la Morée, était bien aise d'occuper ailleurs l'attention des Espagnols. Avec ces nombreux alliés, il était facile de jeter à la mer la branche cadette d'Aragon, que sa cruauté capricieuse faisait détester des Napolitains, et dont plus d'un proscrit désirait la ruine.

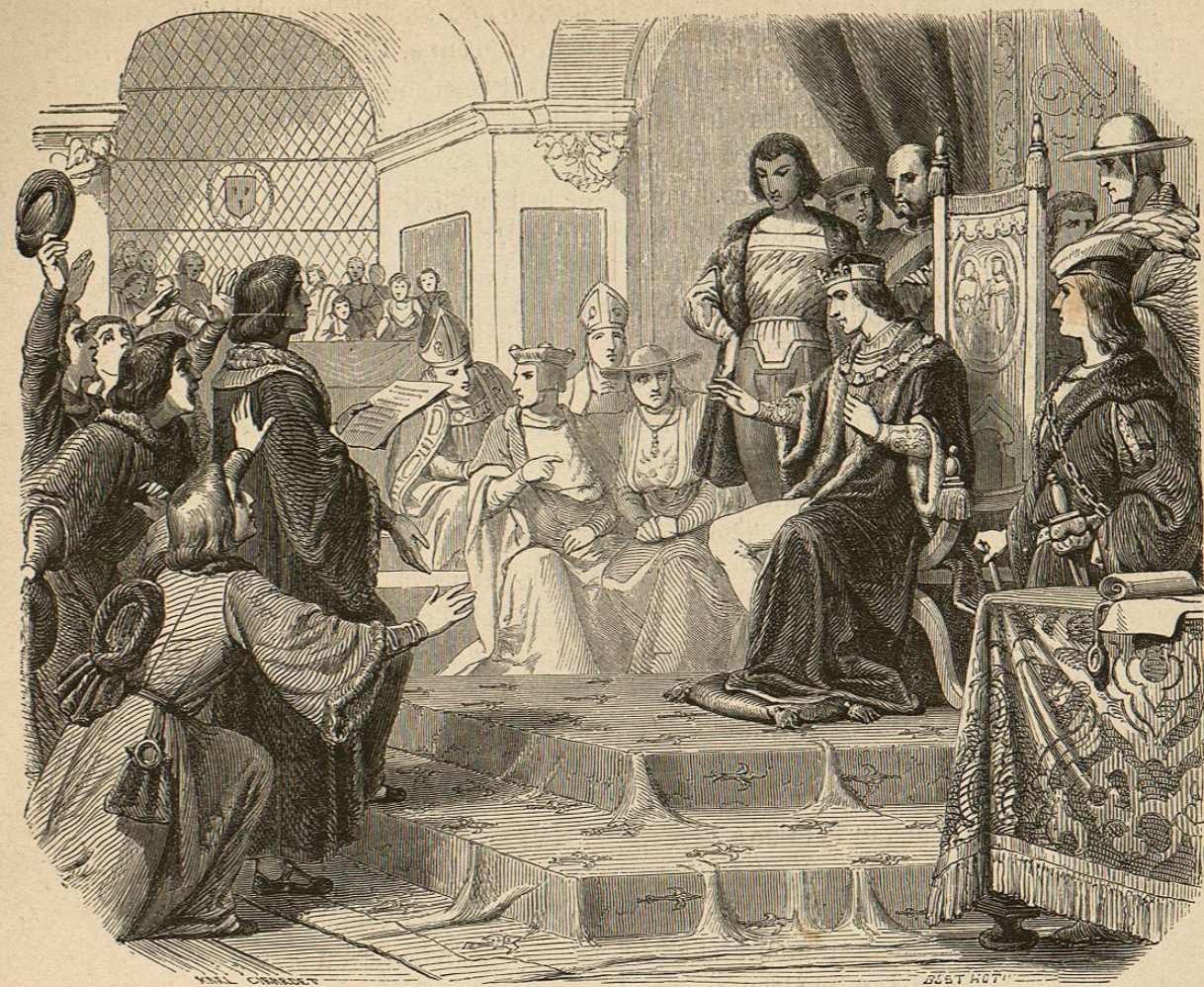
X. Charles VIII emprunta, à quatorze pour cent par mois, cinquante mille ducats à Milan et cent mille livres à Gènes. Non

contente de lui donner passage dans ses États, la régente de Savoie lui offrit ses bijoux à mettre en gage. C'était assez pour équiper une petite armée et pour arriver en Piémont. Une fois au delà des Alpes, s'ouvrait devant les Français le plus beau pays du monde, la séduisante Italie. Dans sa terreur à la seule approche des barbares du Nord, Pierre de Médicis courut au-devant d'eux, et leur livra sans hésiter ses premières forteresses et les villes de Pise et de Livourne. Le lâche avait cru par là sauver son pouvoir; indigné, le peuple se souleva, le chassa honteusement, releva le vieux drapeau de la république, et d'un commun accord Français et Florentins pillèrent les trésors de ces banquiers, ayant des comptoirs à Lyon, en Flandre, en Angleterre, et prêtant à tous les rois de l'Europe. Cependant Charles VIII continuait sans obstacle sa marche vers le sud. Ses gentilshommes chevauchaient en pantoufles, faisant traîner leurs armures sur des chariots et envoyant en avant marquer leurs logements. Aussi épouvanté que Pierre de Médicis, le pape Alexandre VI ouvrait les portes de Rome, et feignait de se soumettre. L'armée napolitaine fuyait en toute hâte, entraînant son roi et ne pouvant supporter la vue de l'ennemi. Digne de tels soldats, le peuple se soulevait en faveur du conquérant; le souverain détrôné n'avait que le temps de s'embarquer presque seul pour l'île d'Ischia.

XI. Étourdi de ce triomphe, Charles VIII s'imagina qu'une croisade ne serait pas plus difficile. Il acheta Constantinople du dernier héritier des empereurs grecs, se fit livrer par le pape le frère fugitif du sultan Bajazet, et envoya des armes et des émissaires sur les rivages de Turquie. Mais les temps étaient bien changés. Cette fois ce fut le pape même qui, ennemi de la domination française, avertit les Turcs du danger, au risque de faire tomber leur colère sur les malheureux Grecs. Pendant que Bajazet ordonnait sans pitié le massacre de cinquante mille personnes, qu'empoisonné par une main cachée son frère mourait au milieu de la cour française, et qu'ainsi s'évanouissaient les espé-

rances de Charles VIII, un orage plus menaçant se formait en Italie. Le peuple napolitain, mécontent de voir toutes les dignités aux mains des conquérants, renouait déjà des relations avec le fugitif d'Ischia. Le pape avait hâte d'être délivré de ses incommodes voisins. Florence murmurait de voir une garnison étrangère dans ses forteresses et dans Pise affranchie de sa domination. Venise tremblait encore une fois pour ses possessions de Morée. Enfin Ludovic le More en avait fini avec son neveu, et avait moins peur du roi de Naples détrôné que du duc d'Orléans, qui, occupant Novare avec un corps de réserve, pouvait réclamer le Milanais du chef de son aïeule Valentine Visconti. En quelques jours s'organisa une ligue formidable, où entra non seulement toute l'Italie, mais encore l'Autrichien Maximilien, qui venait, pour remplacer Anne de Bretagne, d'épouser la fille de Ludovic Sforza. Gènes elle-même, non contente de retirer ses terribles bombardes, mit la main sur les rares galères de la France, et quarante mille confédérés se rassemblèrent pour couper la retraite aux conquérants de Naples.

XII. Charles VIII n'avait pas de temps à perdre. Laissant dans sa nouvelle capitale une garnison insuffisante, il partit avec sept mille hommes, non plus pour l'empire d'Orient, mais pour ses États, dont une armée nombreuse lui barrait le chemin. Heureusement les Italiens ne songèrent pas à défendre les passages de l'Apennin, gorges étroites, faciles à fermer avec une poignée d'hommes. Ils trouvèrent plus beau d'attendre au delà des montagnes, dans la plaine de Fornoue, où ils pourraient, se déployant à l'aise, envelopper et prendre les Français jusqu'au dernier. Mais les soldats de Charles VIII ne connaissaient pas cet art raffiné de la guerre, où les adversaires se comptaient au lieu de se battre, et où, le plus faible cédant, une grande victoire coûtait à peine quelques gouttes de sang. Laissant piller leurs bagages, ils se jetèrent, le roi en tête, sur l'ennemi, et lui tuèrent sans quartier deux à trois mille hommes. C'était plus qu'il n'en mourait d'ordinaire en dix années de petits combats.



Louis XII proclamé Père du peuple. (P. 204.)

Épouvantés, les Italiens se débandèrent, et laissèrent la route libre (1495). Après ce succès, il ne fallait qu'un peu d'audace pour marcher sur le Pô, donner la main au duc d'Orléans et emporter Milan. Charles VIII ne se crut pas assez fort : longeant le pied des montagnes par des chemins affreux, il regagna péniblement Asti et les débouchés de la Savoie. De là il fit la paix avec Ludovic pour dégager sa réserve, fort compromise à Novare. En quelques mois le reste de ses conquêtes fut perdu, et les garnisons de Naples et de Toscane mirent bas les armes. Ainsi se termina cette expédition, comparable à celle du Franc Théodebert ou aux malheureuses équipées des ducs d'Anjou. Assez braves pour parcourir impunément l'Italie d'un bout à l'autre, les Français avaient compté sans les ruses des princes perfides. Si, pour durer, toute conquête demande sa-

gesse et persévérance, pourquoi, oubliant les leçons de Louis XI, son fils imitait-il l'étourderie de Charles le Téméraire aux prises avec les Suisses? Ne fallait-il pas encore plus d'esprit pour dompter des Italiens?

XIII. Pendant que Charles VIII faisait à Lyon les préparatifs d'une nouvelle expédition, au delà des Alpes luxe et plaisir avaient repris leur cours. Remède suprême des peuples guérissables, l'invasion étrangère n'avait corrigé ni le pape, ni les Sforza, ni les misérables princes de Naples. Florence seule persistait à vouloir se régénérer à la voix de Savonarole. Inspirés par cet apôtre, de pieux artistes avaient retrouvé les secrets du pinceau chrétien, et quelques âmes d'élite renonçaient courageusement à toutes les jouissances profanes. La multitude suivait cet exemple dans une de ces fièvres, hélas! trop courtes, de généreux entraînement. Tableaux